Document généré le 4 août 2025 16:09

Québec français

L'enfance, une histoire

Yvon Bellemare

Numéro 63, octobre 1986

La littérature intime au Québec

URI : https://id.erudit.org/iderudit/45561ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bellemare, Y. (1986). L'enfance, une histoire. *Québec français*, (63), 25–28.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1986

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

l'enfance, une histoire

yvon bellemare

La littérature intime dans son ensemble s'apparente à un récit rétrospectif de l'existence d'un auteur qui, tel un témoin, reprend les principaux événements qui ont marqué sa vie et dessine ainsi une certaine peinture de son milieu et de son moi. Les ouvrages de cette inspiration se limitent bien souvent aux années d'enfance où l'expérience personnelle renferme l'essentiel. Bien entendu, il est presque impossible d'examiner la totalité de ces sortes d'autobiographies partielles dans la littérature québécoise qui ont, d'une façon ou d'une autre, à travers le recul des ans, regardé le passé de l'enfance comme dans un rétroviseur. Toutefois, trois auteurs peuvent servir, grâce à leur originalité propre, à découvrir la facture générale de ce genre de récit. Claire Martin, dont l'enfance fut un long supplice, emprisonnée dans « un gant de fer [1] », offrant plus souvent qu'à son tour « la joue droite [2] » à un père toujours courroucé, pense à juste titre que son enfance est une « bonne histoire », autant que celle de Denise Bombardier qui, dans *Une enfance à l'eau bénite* [3], soutient que cette portion de sa vie fut « difficile, inquiète, pleine d'exaltations brusques et de douleurs à vif » (*Enfance*, p. 11). À l'opposé de ces deux femmes profondément meurtries par leur enfance, Paul Toupin, dans ses trois volumes autobiographiques [4], décrit avec plus de sérénité cette époque, entouré qu'il fut par une grand-mère tout affectueuse.

La datation des événements

De la naissance aux premières années de la vie adulte, la dynamique du souvenir consiste dans l'enregistrement d'une époque, révolue certes mais toujours présente, faisant fi pour ainsi dire de la friabilité du temps. Tout n'a pas été retenu car « la mémoire de l'enfant s'accommode assez facilement de larges régions obscures s'ouvrant directement dans le domaine de l'inconscient et de l'imaginaire [5] ». Il est tout de même étonnant de constater avec quelle précision certains mémorialistes identifient un événement de leur arrière-jeunesse à une date qui peut surprendre par son exactitude.

C'est ainsi que Claire Martin dans le premier tome de ses mémoires parle de ses parents avant sa naissance et relate les pénibles moments de sa vie jusqu'à l'âge de treize ans alors que le second tome, *la Joue droite*, égrène jusqu'à l'âge de dix-neuf ans ses souvenirs. Avant l'âge de deux ans, Claire Martin se fie à ce que ses proches lui racontent. Le plus lointain de ses souvenirs remonte à ses deux ans lorsque sa grand-mère essayait de démêler sa chevelure crépue en lui chantant une mélodie pour lui faire oublier le mal qu'elle pouvait causer en tirant sur la tignasse rébarbative. À trois ans et demi, elle ne peut oublier la dégringolade de sa mère et du bébé, tous deux poussés dans l'escalier par un père colérique. Elle n'ignore pas ce fait, car, affirme-t-elle, « c'est comme si cela s'était passé hier » (*Gant*, p. 31). Ce n'est pas pour rien que, dès l'âge de cinq ans, la petite Claire qui a déjà eu plus que sa part de coups souhaite la mort de son père. De son enfance préscolaire, Denise Bombardier aussi a de bonnes réminiscences, entre autres de ses trois ans, quand elle suivait des cours de diction. De ses quatre ans, elle retient qu'elle répondait aux adultes et affirme avoir passé des soirées à regarder jouer aux cartes : « Les parties de poker se déroulaient toujours dans des maisons du Sud-Est montréalais, le quartier des prolétaires francophones » (*Enfance*, p. 20). Fragile dès sa naissance, mais ayant « dans les yeux le goût de vivre » (*Enfance*, p. 24), Denise Bombardier, qui se souvient d'avoir toujours eu froid dans sa petite enfance parce que son père réglait le thermostat à la baisse, montre justement que « la mémoire chez l'enfant, combien elle est fidèle, combien précocement elle emmagasine ses souvenirs » (*Gant*, p. 31). Chez Toupin, enfin, son enfance assez privilégiée se résume à

ce qu'il fut un enfant aimé et aimant et que la mort de sa grand-mère mit fin à ce monde merveilleux. Rien de précis. Serait-ce que « l'enfance heureuse laisse peu de souvenirs » (*Gant*, p. 11), comme le pense Claire Martin ?

À cette première période de l'enfance succède l'apprentissage scolaire. Dès le chapitre 2 d'*Une enfance à l'eau bénite*, on a droit au déroulement des années passées à l'école par la petite Denise qui, dès l'âge de cinq ans, commence son cours primaire chez les Sœurs de Sainte-Croix. Ici, les dates précises émaillent tout le récit. Ainsi l'on apprend qu'en septembre 1947 elle est en deuxième année et qu'elle a six ans. Jusqu'en septième année, c'est-à-dire à la fin du cours primaire, se sont succédé la première communion, la première confession, les injustices de toute sorte et bien sûr des aventures enfantines, tout cela entrecoupé des grandes vacances et, comme chez Claire Martin, de Noëls bien tristes. Si Denise Bombardier était externe, Claire Martin a été pensionnaire dès la première année et elle eut « dès la première journée, à souffrir de [son] nouvel état » (*Gant*, p. 63). Pour cette dernière, tout semble avoir été un cauchemar : les religieuses injustes, le climat peu propice à l'éclosion de sa personnalité déjà brimée par un père despote, des problèmes pécuniaires qui n'en finissaient plus et aussi l'ignorance crasse de certaines enseignantes. À plusieurs reprises, des expressions comme « j'ai conservé le vif souvenir de » font surgir chaque année passée au pensionnat de même que des événements qui la touchaient de près : la naissance de sa sœur Thérèse à la fin de sa première année de pensionnat, le départ d'Adèle, la bonne (*Gant*, p. 116), qui n'est pas sans faire songer à Didi qui a marqué l'enfance de Toupin[6], les 31 mai où se fêtait le dernier jour du mois de Marie, les morts successives de sa mère, de ses grands-parents, la communion solennelle à l'âge de dix ans... Avant d'avoir terminé son cours primaire, Claire Martin change de couvent avec l'espoir que tout ira mieux : « Je me souviens de mon état d'esprit : follement optimiste » (*Gant*, p. 166). C'était en 1925. Ce ne fut encore là que déception. À l'âge de 12 ans, à l'été 1926, passé en grande partie chez sa grand-mère, la jeune Claire semble vivre mais, le 13 mars 1927, sa mère meurt. « Le murmure que fait la mémoire autour de ce premier irréparable malheur ne se tait jamais » (*Gant*, p. 226), et surtout le comportement presque inhumain de son père entourant cet événement, toutes choses qui ne peuvent qu'écorcher le frêle épiderme d'une enfant. Si Claire Martin et Denise Bombardier racontent les événements qui ont marqué leur enfance, Paul Toupin se contente de les classer comme pour compléter un puzzle, celui de sa vie. De ses études primaires faites chez les Sœurs de la Providence, on sait qu'à l'âge de sept ans, lorsqu'il était en deuxième année, Sr Marie-de-Palmyre lave la langue d'un enfant qui a osé dire « pipi » (*De face*, p. 17). Comme les autres il a fait sa première communion, sa première confession et, comme petit garçon, il a servi la messe.

La septième année terminée, la dernière étape de l'enfance va connaître des transformations. « En quittant l'école pour le collège, note Toupin, le temps de mon enfance finissait et celui de mon adolescence commençait » (*De face*, p. 33). Chez les jésuites de Jean-de-Brébeuf, il commence à treize ans des études classiques où François Hertel, le père Rodolphe Dubé, le marque profondément. Pour Toupin, « le collège fut ce grand navire à bord duquel je m'embarquai à destination de la Vérité » (*Souvenirs*, p. 22), alors que, pour Denise Bombardier et ses douze ans, l'école supérieure avec son cours « lettres-sciences » a vu basculer l'étudiante brillante vers les dernières places de la classe. À seize ans, elle termine son cours avec Sœur Jacques-de-Compostelle. Claire Martin n'a pas eu cette chance. En mars 1930, sa grand-mère de la Chevrotière meurt : « J'accueillis ce nouveau coup comme on reçoit des injures » (*Joue*, p. 100). La même année, une histoire assez sordide chasse l'étudiante à tout jamais du pensionnat.

En somme, « en racontant ces faits, je m'aperçois combien vifs sont demeurés mes souvenirs » (*Gant*, p. 225), constate Claire Martin. Chaque événement s'inscrit dans la foulée d'une enfance heureuse pour certains, malheureuse pour d'autres, mais qui pour tous s'accroche à des dates parfois fort précises. Si Toupin anticipe sur les événements parce que, dit-il, « je cède à la manie que j'ai de remonter le cours du temps par des raccourcis » (*Mon mal*, p. 12), il en est tout autrement de Claire Martin et de Denise Bombardier, qui énumèrent longuement le cheminement de leur enfance en émaillant le tout de points de repère que sont les dates. Ainsi se scelle le pacte autobiographique qui n'oublie pas pour autant que toute naissance et toute existence se situent dans un milieu bien identifié.

Sa petite patrie

Parler de son enfance conduit inévitablement à remonter les maillons qui ont formé l'environnement de ses premiers ébats, du milieu familial à l'école fréquentée, du quartier à son animation, bref tout ce qui constitue l'infrastructure sociale, ce qui résume « le premier côté du monde[7] » de tous les enfants.

À l'âge de treize ans, Denise Bombardier affirme avoir déménagé dans sa « propre maison, ni "belle", ni "grande" » (*Enfance*, p. 182), alors que beaucoup plus jeune, Claire Martin a emménagé dans « une grande maison, belle mais redoutablement glaciale en hiver » (*Gant*, p. 29). Cette nouvelle demeure de ses parents « réconciliés » devint presque un domaine agricole dont l'exploitation pourtant tourna court. Une dizaine d'années plus tard, d'importantes modifications furent entreprises. Ces travaux « durèrent longtemps car, en cela comme en tout, mon père avait sa manière bien à lui : il commençait par la fin » (*Joue*, p. 22) ; l'atmosphère de ce milieu « ne m'apparaissait pas autrement que le septième enfer » (*Gant*, p. 45) conclut la mémorialiste. En revanche, très jeune, Denise Bombardier demeurait à l'étage d'un petit duplex, dans un quartier du Nord de Montréal habité à l'époque par la petite classe moyenne canadienne-française, tout à fait à l'opposé de la banlieue de la ville de Québec « peu fréquentée l'été et déserte le reste du temps » (*Gant*, p. 29) où le père de Claire Martin s'établit sur un vaste terrain inculte. Ces données du milieu familial dessinent en quelque sorte les premiers contours dans lesquels évolueront plus ou moins agréablement les jeunes qu'étaient Claire et Denise.

Animé par une ribambelle d'enfants, ce milieu très vivant n'était pas pour autant étranger à la mort. Si Denise Bombardier ne se souvient pas des cérémonies mortuaires qui ont suivi la mort de sa grand-mère, il en est tout autrement de Claire Martin qui relate avec force détails le spectacle effrayant qui se déroule autour du cercueil de sa mère : « Elle était exposée au fond du salon. Sous la vitre du cercueil, son visage n'était pas paisible » (*Gant*, p. 229). À quelques mois d'intervalle, elle pénètre à nouveau « dans un salon aveuglé de tentures noires » (*Joue*, p. 48) où repose son grand-père que le malheur a tué à l'âge de 63 ans[8]. En dehors de ces moments tristes, Claire Martin n'a pas oublié les petits bonheurs d'occasion suscités au hasard des rencontres avec ses frères et sœurs où une connivence toute juvénile dressait une sorte de barrage à l'impétuosité mal contrôlée de son père.

À ce milieu restreint il faut ajouter celui enchanteur où demeurent les grands-parents. La villa des érables fut pour Paul Toupin un endroit où « un fleuve, un kiosque, une vieille femme forment les plus chères images de mon enfance » (*Souvenirs*, p. 11). Sur les bords du Saint-Laurent, ce site ensorceleur où sa grand-mère passait les vacances « a ensoleillé tous ces longs jours d'été de [son] enfance » (*De face*, p. 30). C'est avec beaucoup de précision que Claire

Martin se souvient aussi de la maison des grands-parents maternels : « Je me souviens bien de la maison — rue Saint-Jean, le 151 depuis qu'on a changé les numéros de porte. » (*Gant*, p. 40). Elle aussi a passé là des vacances inoubliables.

Enfin, pour tous les enfants, l'école est un milieu qu'ils ne peuvent éviter. Pendant près de dix ans, Claire Martin a longé les corridors des pensionnats « dans un état d'exaspération constante » (*Gant*, p. 111) où les parloirs étaient grillagés, les dortoirs suspects, les salles de récréation peu équipées, bref rien de bien enthousiasmant pour une enfant déjà brimée par un père bizarre. Par une sorte de pudeur, elle ne nomme pas les institutions fréquentées et invente des noms aux religieuses, alors que Denise Bombardier clame bien haut le nom de toutes les professeures qu'elle a eues chez les Sœurs de Sainte-Croix et des Sept-Douleurs, tout comme le fait Paul Toupin qui garde un bon souvenir de ses études primaires, « à un jardin d'enfants, dirigé par les Sœurs de la Providence » (*De face*, p. 17).

Au demeurant, dans toute littérature intime, le milieu où s'est déroulée la tendre enfance s'identifie presque à un pays, selon les termes de Saint-Exupéry ou, si l'on veut, à une petite patrie bien personnelle. Le souvenir attaché à la maison qui nous a vu grandir, la rue qui a permis nos ébats, le quartier animé par une faune bigarrée, tout cela fait que, selon les dires de Claude Jasmin, « le lieu de notre naissance, de nos premiers chocs, ce sera toujours un lieu sacré[9] » que l'œil du mémorialiste verra plus tard sous l'angle de la maturité.

Le regard rétrospectif de l'adulte

Écrire ses mémoires, n'est-ce pas un peu confesser à haute voix ce que fut la société qui nous a vu naître et grandir ? Simone de Beauvoir affirmait à juste titre que tout destin individuel retrace avec plus ou moins de bonheur l'histoire de l'humanité, par le biais de ses perceptions les plus personnelles, voire subjectives. De là les nombreux jugements sur la complexité des valeurs qu'une société — la société québécoise — véhiculait.

La cellule familiale donne le ton pour ainsi dire à cette espèce de société théocratique vécue par les mémorialistes que nous étudions ici. Tel un dieu, le père possède tous les droits alors que la mère « est la servante de l'homme » (*Enfance*, p. 16). Soumise, presque réduite à néant devant l'homme qu'elle a épousé, telle est l'image que Claire Martin donne à voir de sa mère née « dans une société où les femmes se mariaient ou n'existaient pas » (*Gant*, p. 214) (*cf. De face*, p. 21), alors que celle de Denise Bombardier a plus de force morale. C'est ainsi qu'elle ne cédera jamais au refus non voilé de son mari de permettre les visites trop fréquentes à sa mère, dût-elle subir la démesure de l'homme, démesure frôlant presque le vandalisme le plus éprouvant (*cf. Enfance*, p. 61).

Qu'étaient donc ces maris, ces pères, pour s'arroger tant de pouvoir ? Des Jupiters, au dire de Claire Martin, qui faisaient retentir à tout propos le même tonnerre, celui de la désapprobation en étalant leurs droits : ils avaient « toujours raison, jamais tort » (*Joue* p. 114). L'auteure de *Dans un gant de fer* trace, en effet, le portrait d'un père égoïste, abusif, dont « la colère, pour lui, c'était comme la morphine pour le drogué » (*Gant*, p. 152). D'un bout à l'autre de l'année, il ne décolérait jamais et frappait sans cesse ses enfants à un point tel que « jusqu'au seuil de sa vieillesse, mon pauvre père, dit Claire Martin, n'a jamais pensé qu'à cela : frapper, frapper, frapper » (*Joue*, p. 19). Haï de tous, même de son cheval (*cf. Gant*, p. 151), « cet homme-là n'a jamais eu d'ami » (*Joue*, p. 42). Tel un bourreau, avare de son affection comme de son argent, le père de Claire Martin offre l'image d'un despote. « En somme, avoue-t-elle, ce détracteur de l'imagination et des méfaits fut un rêveur qui aura passé sa vie à serrer sur son cœur toutes les illusions » (*Gant*, p. 161), sauf que, pour ceux qui ont eu à subir sa présence, la dure réalité n'avait guère l'apparence d'un songe ! Par ailleurs, pour la jeune Bombardier, son père est un « méchant » : agnostique, « blasphémateur au premier chef » (*Enfance*, p. 11), autoritaire et vindicatif, aimant l'alcool et s'habillant volontairement comme un pauvre, ignorant presque sa fille au point, affirme-t-elle, que « mon père ne m'a jamais appelée par mon prénom » (*Enfance*, p. 89). Jeune, elle a peur de son père, plus tard, elle le haïra. Comme le père de Claire Martin, lui aussi est près de ses sous et ira même jusqu'à traumatiser sa fille en « l'initiant » à l'électricité (*cf. Enfance*, p. 90). Ces images du père ignoble sont heureusement atténuées par le souvenir que garde Toupin de son paternel tout attentif. Sympathique conteur qui endort son fils dans ses bras, catholique avec une teinte anticléricale, son père, médecin diplômé de Paris, était souvent à l'extérieur à cause de ses nombreuses occupations professionnelles. En fait, dit-il, « j'ai peu connu mon père. J'allais à l'école, au collège, et lui à l'hôpital » (*De face*, p. 16). Il en gardera un excellent souvenir et sa mort le marquera : « La figure tragique du père se dresse devant le fils dans un dialogue silencieux qui rappelle celui de Hamlet[10] ». Le père laisse donc le souvenir d'un être qui a marqué profondément l'enfance tout comme l'école imprime aussi son caractère indélébile.

Personne n'est particulièrement tendre à l'égard de ce qu'il a reçu à l'école. Dans un système scolaire entièrement contrôlé par le clergé et les communautés religieuses, le jeune enfant du Québec ultramontain du début du siècle a dû se plier aux exigences — parfois d'une étroitesse accablante — des maîtres de cette époque. Si Paul Toupin semble avoir apprécié ses premières années à l'école, il avoue bien candidement que la façon d'enseigner aux jeunes filles pouvait varier quelque peu : « Leur pédagogie [celle des religieuses] eût été probablement différente » (*De face*, p. 27). Effectivement, elle l'était. Pourtant, l'une, Denise Bombardier aimait « beaucoup l'école et les religieuses qui y enseignent » (*Enfance*, p. 10) : l'atmosphère chaude et affectueuse des premières années, l'odeur particulière des religieuses l'amènent à une conclusion toute mystique : « À l'école, dit-elle, j'entrai, en quelque sorte, en religion » (*Enfance*, p. 35) ;

l'autre, Claire Martin, se situe tout à l'opposé dans son jugement. Une seule phrase résume sa pensée : « Quand je revois toutes ces vilaines années, je m'aperçois que ce qui manquait le plus, dans ces pensionnats, c'était la bonté » (*Gant*, p. 124). Et, comme Paul Toupin une fois rendu chez les Jésuites pour faire son cours classique se souvient de la rigidité du système et décrit d'un ton presque guerrier l'éducation *ad majorem Dei gloriam* qu'il a reçue, de même Claire Martin conteste avec amertume ce qu'elle a vécu dans ces milieux. Paul Toupin a su dans une phrase choc immortaliser son impression que Claire Martin emprunterait sans doute : « Je déçus donc mes maîtres. Ils me déçurent davantage » (*Souvenirs*, p. 19).

Enfin, on ne peut passer sous silence l'influence incommensurable de la religion sur le comportement des gens et surtout des jeunes enfants. Tout baignait dans la religion à un point tel que Denise Bombardier soutient que « les fêtes religieuses ponctuaient notre vie autant que les saisons (*Enfance*, p. 145). Cependant, pratique religieuse et morale allaient de pair, ce qui a causé plus d'un bouleversement des jeunes consciences. En effet, l'enseignement religieux brandissait le péché comme le mal par excellence à extirper à tout jamais de son être. Il est toutefois amusant de noter que seul le péché d'impureté existait. Les tabous sexuels étaient tels, tout ce qui « touchait au sexe » (*Gant*, p. 98) apeurait tellement que sans cesse on y faisait allusion. Ce n'est pas pour rien que, lors de sa communion solennelle, Denise Bombardier qui était accompagnée d'un jeune garçon dans un cérémonial particulier, reçut de la religieuse cette observation surprenante : « Chère enfant, ce n'est pas un corps qui marchera à côté de vous dans l'allée vers ce sanctuaire, c'est une âme » (*Enfance*, p. 102) ! L'éveil de la sexualité chez l'enfant était donc suspect. Les premiers baisers, perçus comme l'œuvre du diable, suscitaient une panoplie de mises en garde et en même temps une initiation au vocabulaire plus que suggestif utilisé par les prêtres dans des sermons sur la « pureté ». Au résultat, la pratique stricte de la religion se confondait avec l'enseignement d'une morale qui, au dire de Toupin, ne savait distinguer chasteté et pureté et qui, à la fin, était d'un ridicule révoltant.

L'œil de l'adulte qui écrit ses mémoires observe « dans la verrière du souvenir » (*Souvenirs*, p. 27) ce qui a marqué ses premiers pas, éduqué sa conscience, orienté dans une large mesure sa vie entière. Point de vue non dénué d'intérêt, car il exhume un tableau d'époque et permet ainsi au mémorialiste de plonger, avec le recul salutaire du temps, dans les arcanes de son moi.

Décrire son enfance avec la discrétion pudique d'un Toupin ou l'espèce de tapage exhibitionniste de Claire Martin et de Denise Bombardier facilite une libération. « Avec l'enfance que j'ai eue, affirme Denise Bombardier, il me fallait absolument être spectatrice de ma propre vie, sinon je serais devenue folle [11] », ce que confirme Claire Martin : « Quand on a eu une enfance malheureuse, on a la tentation de la raconter dans l'espérance qu'après, on en sera délivrée [12] ». Cet exorcisme bienfaisant n'empêche pas le lecteur d'apprécier cette littérature intime et de se rendre compte avec Claire Martin que l'enfance « pourrait se raconter comme une histoire » (*Joue*, p. 25), une histoire qui frise le romanesque.

NOTES

1 Claire MARTIN, *Dans un gant de fer*, Montréal, CLF, 1965, 235 p. Dans le texte *Gant*.

2 Claire MARTIN, *la Joue droite*, Montréal, CLF, 1966, 209 p. Dans le texte *Joue*.

3 Denise BOMBARDIER, *Une enfance à l'eau bénite*, Paris, Seuil, 1985, 222 p. Dans le texte *Enfance*.

4 Paul TOUPIN, *Souvenirs pour demain*, Montréal, CLF poche, 1968, 102 p., *Mon mal vient de plus loin*, Montréal, CLF, 1969, 108 p. et *De face et de profil*, Montréal, CLF, 1977, 105 p. constituent les trois volets de son autobiographie. Dans le texte *Souvenirs*, *Mon mal* et *De face*.

5 Jean-Noël SAMSON, « Dialogue avec les livres d'hier et d'aujourd'hui », *Lectures*, vol. 12, n°8 (avril 1966), p. 199.

6 Paul TOUPIN, *le Cœur a ses raisons*, Montréal, CLF, 1971, p. 13-41.

7 Pour s'en convaincre, on peut lire, entre autres, Jean-Paul FILION, *le Premier Côté du monde*, Montréal, Leméac, 1986. (Coll. Poche-Québec, n°1, décrit Saint-André Avellin ; Claude JASMIN, *la Petite Patrie*, Montréal, *la Presse*, 1982. (Coll. 10/10) raconte le quartier Villeray à Montréal ; Gabrielle ROY, *la Détresse et l'Enchantement*, Montréal, Boréal Express, 1984, surtout la première partie qui relate les côtés pittoresques d'un milieu déjà largement exploité dans *Rue Deschambault*, Montréal, Stanké, 1985, (Coll. 10/10).

8 On ne peut passer sous silence l'émouvant chapitre où Paul TOUPIN décrit l'agonie et la mort de son père dans *Souvenirs pour demain*, p. 51-102. Déjà jeune homme, il n'a pas oublié ces moments qui lui ont fait prendre conscience que la mort n'est pas seulement une idée, mais un fait.

9 Claude JASMIN, *op. cit.*, p. 147.

10 Jean ÉTHIER-BLAIS, « le Juste Rapport de la pudeur et de la vérité », *le Devoir*, 24 janvier 1970, p. 13

11 Entrevue accordée à Régis TREMBLAY, « le Nouveau Pari de Denise Bombardier », *le Soleil*, 18 mai 1985, cahier C, p. 1.

12 Cité par Gilles MARCOTTE, « Claire Martin, le ‹ vieux démon ironique › et les surprises de la mémoire », *la Presse*, 11 décembre 1965.

le nouveau

agnès whitfield

L'année 1960, date charnière de l'histoire du Québec, marque également un tournant important dans l'évolution du roman québécois. Le « besoin irrépressible d'une parole libre [1] » qu'éprouve alors le pays déclenche une véritable explosion créatrice qui se manifeste à la fois par le foisonnement d'ouvrages nouveaux et par l'éclatement des genres traditionnels. Le roman québécois s'affranchit des modèles étrangers et part à la recherche d'une voie qui lui soit propre. Chose curieuse, cette quête se poursuit le plus souvent à l'intérieur d'une série littéraire particulière, celle du roman à la première personne. Journaux intimes, mémoires libres, autobiographies plus ou moins déguisées [2], des formes romanesques nouvelles au « je » prolifèrent, aux dépens du récit traditionnel à la troisième personne.

Pourquoi ce délaissement du « il » au profit du « je » ? Ou, en d'autres mots, quels sont les traits formels du roman à la première personne qui font de ce genre le lieu par excellence de la contestation formelle dans le roman québécois des années 1960 et 1970 ? Nous tentons de fournir une réponse plus approfondie à ces questions dans une étude qui paraîtra bientôt [3] et que nous résumons très brièvement ici.

Un modèle d'analyse

En l'absence d'une théorie générale de la narration à la première personne, nous avons choisi, dans une première étape, de regrouper différentes notions théoriques pertinentes sous la forme d'un modèle d'analyse susceptible d'éclairer le fonctionnement tant du genre traditionnel que des nouveaux romans québécois. Ce modèle doit beaucoup à la théorie des actes de langage et à d'autres niveaux dans le domaine de la pragmatique. Car la première conséquence du déplacement dans le corpus québécois,